NOUVELLE-ORLÉANS, 1er SEPTEMBRE 1896.

Livraison 5ème | 5e SÉRIE. | Tome 3.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. F. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE COSMOPOLITE, 406, RUE DE CHARTRES,

1896.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1896.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

LES VACANCES DE CAMILLE.

Comédie en deux actes.

PERSONNAGES.

MME DE MURVIL.

CAMILLE, sa nièce.

JAVOTTE, ex-vivandière, au service de Mme de Murvil.

TOINETTE, nièce de Javotte.

ACTE SECOND.

Scène Première.

Camille entre en ouvrant la porte avec fracas; de la coulisse on l'entend qui chante:

Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà, voilà, voilà, voilà le refrain du bivac!
Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà, voilà, voilà, voilà le refrain du bivac!

(Elle traîne un châle rouge, s'arrête pour regarder le désordre de sa toilette, puis d'un air triomphant fait un salut militaire au public.)

A la fin! me voilà, libre comme l'air des champs, et, je puis me livrer sans contrainte à mes joyeux ébats. J'étouffais dans cette petite chambre, essayant depuis une heure de faire entrer dans ma pauvre cervelle, cette interminable tirade d'Iphigénie:

" ....Mon père
" Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi,
" Quand vous commanderez, vous serez obéi !"

Vous la dites peut-être ainsi, mais j'ai fait une variante :

" Tremblez donc, ma tante, car vous êtes trahi,
" Commandez, je vous prie, vous serez désobéie."

Je maltraitais dans ma mauvaise humeur les vers de ce pauvre Racine, lorsque....O! bonheur! j'aperçois de la fenêtre mes ennemies mortelles, mes impitoyables geôliers, en un mot ma tante et Javotte se dirigeant avec des airs de conspirateurs, vers le presbytère; elles parlaient avec beaucoup d'animation et paraissaient comploter la perte de quelqu'un qui est, je n'en doute pas, ni plus ni moins que votre très humble servante. Quelle déveine! Une tante outragée, un curé scandalisé et une ex-vivandière courroucée! Ouf! comme dirait Javotte, la chair de poule rien qu'd'y penser, me court de l'extrême orteil à la crête des cheveux! Phrase

peu grammaticale, pas du tout claire, mais fort divertissante. Eh bien, pour en revenir à mes moutons, ou plutôt à mes brebis, dès que j'ai vu l'ennemi battre en retraite je me suis élancée vers la porte. Pristi ! j'étais pincée ; ces barbares, ces Némésis acharnées, m'avaient mise sous clef. Bast ! l'élève d'un vétéran ne se rend pas si facilement. Je cours à la fenêtre....une idée lumineuse me traverse le cerveau. Sans réfléchir aux conséquences, crac, un saut, un bond, j'étais dehors.

Sans attendre mon reste, oubliant ma chute, mes contusions, car je dois en avoir, je mets mes jambes à mon cou, et me voilà ! mes bottines en compote, ma robe en lambeaux, mais qu'importe, je suis libre. (Elle chante):

" Que la liberté,
" Le plaisir, mille jouissances,
" Surtout la gaieté,
" Président pendant les vacances !
" Temps heureux !
" Temps joyeux ! } *Bis.*
" Soyez bénis des cieux ! "

On vient, mes ennemis, disparaissons. (Elle court à la porte du fond.) Ah ! Ah ! C'est la petite Toinette que j'avais oubliée et qui revient avec un gallon d'eau bénite, une douzaine de chapelets pour m'exorciser.... Oh ! innocence du jeune âge ! Quel mauvais génie t'a mis dans le toupet de t'attaquer au chimpanzé de Javotte, au diablotin de Goton, " and last but not least " à la petite fille de mon grand-père ! (Elle se cache derrière un fauteuil, et se couvre du tapis pendant que Toinette parle.)

SCÈNE II.

Toinette entre avec beaucoup de précaution, un chapelet autour du cou, une bouteille à la main, elle regarde autour d'elle avec inquiétude.

TOINETTE.

M. le Curé n'était pas chez lui, je n'ai pu avoir qu'un

peu d'eau bénite et le chapelet de Mamzelle Goton.... C'est égal, c'est pas rassurant de ne pas trouver ma marraine ici. (Camille remue le fauteuil.) Aïe, ce fauteuil a parlé. Oh! j'ai peur ici avec une enfant endiablotée. (Elle regarde autour d'elle avec crainte.) Si elle allait sortir de dessous le plancher, c'est que ces gens là sortent de partout! Mais, attendez M. le diable! je vas me préparer à la bataille! (Elle pose la fiole d'eau bénite sur le fauteuil, Camille s'en saisit.) Ma bouteille, où est-elle ?.... il l'a prise.... il est ici.... je suis perdue....(criant très fort) j'ai peur, je ne sens plus mes jambes. (Elle met ses mains devant ses yeux.) Seigneur ayez pitié de moi! (Elle tombe sur le fauteuil.) Au secours! le diable a volé mes jambes, ma bouteille ?

CAMILLE, prenant une grosse voix.

Il te prendra ta langue si tu ne te tais, et te rendra muette comme un poisson. (Camille passe ses mains autour du fauteuil et saisit les bras de Toinette au moment que celle-ci se dispose à ramasser son chapelet. Toinette folle de terreur se débat.)

TOINETTE.

M. Satan, pardon, grâce, lâchez-moi pour l'amour du Bon Dieu; pitié, je vais vous donner tout ce que j'ai.

CAMILLE.

Ah! tu vas chercher de l'eau bénite pour me noyer, eh bien! je vais prendre ton âme, tes jambes, tes bras, ta langue et les porter en enfer. Brrrr.

TOINETTE.

M. le diable je suis si petite, toute jeune, je ne ferai plus cela, jamais, non, jamais.

CAMILLE.

Pour cette fois-ci je te pardonne, mais motus, et.... file.

TOINETTE.

Eh bien, rendez-moi mes jambes, je ne les sens plus.

CAMILLE, la pinçant.

Les voilà, les sens-tu maintenant ? (Toinette se lève, fais deux ou trois pas sans voir Camille, cette dernière est debout à côté du fauteuil, elle a sur les épaules le tapis rouge et un masque de diable sur le visage.)

TOINETTE.

Il est parti, je commence à re-respirer. (Elle aperçoit Camille, court sur le devant de la scène et tombe à genoux tenant son chapelet à la main.

CAMILLE, s'avançant.

Ton chapelet ou la mort ! (Toinette pousse un cri et tombe évanouie.)

CAMILLE.

Toinette, lève-toi ! (Elle jette son masque) Grand Dieu ! qu'ai-je fait ?.... elle est froide comme glace... Toinette, Toinette, c'est moi Camille.... Elle ne bouge pas plus qu'un terme. Toinette, ma petite Toinette, ouvre les yeux une minute. (Elle lui tape dans les mains) Mais elle ne peut pas rester comme cela (effrayée) Oh ! je l'ai tuée ! Ma petite Toinette, ma brebis, mon ange. Elle est raide comme une barre de fer. (Courant à la porte.) On me grondera, mais c'est tant pis, je ne puis la laisser ainsi. Ma tante ! Javotte ! au secours, Toinette se meurt !

SCÈNE III.

Mme de MURVIL, CAMILLE, JAVOTTE, TOINETTE évanouie.

Mme de MURVIL.

Que signifient ces cris ? (apercevant Toinette) Toinette évanouie ! (se tournant vers Camille) Serait-ce votre ouvrage Mademoiselle ? (Camille baisse les yeux) Que vous a fait cette enfant, et surtout que lui avez-vous fait ?

TOINETTE, soutenue par JAVOTTE.

Le diable! Oh, ma marraine, ne le laissez pas me prendre.

JAVOTTE.

Le diable ?.... Quel diable ?

TOINETTE, se relevant.

Il était tout rouge, avec des cornes, comme celui de M. le Curé.

Mme de MURVIL.

Camille, il y a un mystère ici, à éclairer. Que veut-elle dire par ce diable ?

JAVOTTE.

M'est d'avis que mamzelle Camille, qui paraît avoir eu des connivences avec lui, pourrait, mieux que personne, expliquer sa présence ici.

CAMILLE à JAVOTTE, puis à Mme de MURVIL.

D'abord, m'est d'avis, comme vous le dites fort élégamment, mamzelle Javotte, que vous vous mêliez de vos affaires. Ma tante, je suis la seule coupable, c'est moi qui ai personnifié le diable, c'est moi qui, sans penser à mal, je vous assure, ai effrayé Toinette. D'ailleurs c'est la faute de Mlle Javotte, sauf tout le respect que je lui dois.

JAVOTTE, étonnée.

Moi! Par tous les Saints et Saintes du Paradis, si je comprends....

CAMILLE, l'interrompant.

Oh, vos saints et vos saintes ne peuvent vous être d'aucun secours dans cette circonstance. N'avez-vous pas dit à cette petite que j'étais un vrai démon et que l'eau bénite ne pouvait que me faire du bien ?

JAVOTTE, embarrassée.

Mais comment deviner que......

Mme de MURVIL.

Ce peut-il Javotte que vous vous soyez livrée à de pareils enfantillages ?

JAVOTTE.

Aurais-je pu m'imaginer que cette triple idiote prendrait mes paroles pour de l'argent comptant ?

TOINETTE, pleurant.

Je croyais ma marraine que vous disiez toujours la vérité.

Mme de MURVIL.

Voyons, Toinette, respectez votre tante, vous Javotte emmenez cette enfant à l'office et tâchez surtout de la calmer. (Javotte emmène Toinette en la grondant.) (Mme de Murvil à Camille): Camille je vois avec peine que mes réprimandes sont autant de paroles jetées au vent, il me faudra donc recourir à un parti extrême. (Elle prend la cage.) Votre grand-père en vous donnant cet oiseau vous a dit: "Camille, je te laisse Méo, le compagnon de ma retraite, mon petit ami que j'aime tant. Garde-le en souvenir de ton grand-père et montre-toi digne de cette marque d'estime et de confiance." Par vos inconséquences, par votre conduite, hélas que trop répréhensible, vous vous en êtes montrée indigne. Je vais donc lui rendre la liberté. (Elle se dirige vers la fenêtre avec la cage.)

CAMILLE, accablée.

Ma tante, que faites-vous. C'est affreux, je l'aime tant. O mon Dieu, mon Dieu ! (Elle tombe en sanglotant sur le fauteuil.)

Mme de MURVIL.

Je vous laisse seule Camille. Réfléchissez à la gravité de vos fautes, je reviendrai bientôt et si je ne vous trouve entièrement soumise et repentante, je me verrai forcée d'écrire à mon père, vous savez combien la perte de son oiseau favori lui sera sensible.... et surtout.... mais, au revoir, songez au général et tâchez que son souvenir vous ramène à la sagesse. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

CAMILLE, seule.

(Camille seule, elle va à la cage de l'oiseau, la prend dans ses bras et l'embrasse en pleurant.) Mon petit Roméo! Mon chéri! Que ferai-je, sans toi? tes chansons n'égaieront plus mon réveil. Et dire que c'est par ma faute que je t'ai perdu.... Que dira grand-père? (Elle pose la cage.) Lui qui s'est donné tant de peine à te montrer les vieux airs qu'il aimait! (s'animant) Je me souviens encore de nos trios! Moi, chantant, et le général et Méo sifflant l'accompagnement! Puis les baisers dont nous couvrions le petit lorsqu'il avait bien rempli sa partie, nos bravos! Oh, à ces souvenirs mon cœur se brise. Mon vieux général ne me le pardonnera jamais, et ce qu'il y a de pire, c'est que je le mérite. (Elle se cache le visage entre les mains et pleure.)

SCÈNE V.

CAMILLE, TOINETTE.

(Toinette entrant tout doucement et s'approchant de Camille.) Vous pleurez, mamzelle Camille?

CAMILLE.

Oh, je suis bien, bien malheureuse!

TOINETTE.

Mais aussi pourquoi avez-vous crié si fort? Madame n'en aurait rien su et ma marraine non plus.

CAMILLE.

C'est que tu me faisais grand' peur avec tes airs de morte. Bien vrai, Toinette, tu ne m'aurais pas trahie?

TOINETTE, indignée.

Mamzelle Camille, je ne suis pas une rapporteuse.

CAMILLE, allant à elle et lui prenant la main.

Tu es une bonne fille, Toinette, je suis fâchée de t'avoir effrayée. Mais je suis bien punie, va! Dis, veux-tu me pardonner?

TOINETTE, les larmes aux yeux.

Mamzelle Camille c'est vous qui êtes trop bonne. Mille fois trop bonne. Vous pardonner? moi, une petite paysanne? Ah mamzelle, je me sens toute drôle maintenant.

CAMILLE, à la fenêtre (elle paraît ne pas avoir entendu les dernières paroles de Toinette.)

Méo, ce peut-il que par ma faute je t'ai perdu? Je ne m'en consolerai jamais! (On entend siffler Méo, Camille fait un mouvement de joie.) Oh! le voilà, le voilà. Toinette, viens donc, le vois-tu là-bas, sur la branche du grand marronnier? Si j'avais seulement un peu de grain pour mettre dans sa cage.

TOINETTE, vivement.

Avec votre permission, mamzelle, j'irai en chercher à la cuisine et vous en porterai vite comme l'éclair.

CAMILLE.

Oui vas-y.... mais nous sommes trop loin d'ici. Tiens, une idée: prends la cage, mets-y du grain, puis tu l'accrocheras à une des branches de l'arbre et.... voilà, Malakoff! Comprends-tu?

TOINETTE.

Tout plein, Mamzelle. J'y vole! (Elle prend la cage et sort en courant.)

Scène VI.

CAMILLE seule.

CAMILLE, à la fenêtre.

Mon petit Roméo je pourrai t'avoir encore et t'entendre siffler les airs de mon cher et bien-aimé grand-père, quel bonheur! Ah! elle a pendu la cage!.... il n'y fait aucune attention.... Si, il saute de branche en branche en se dirigeant vers elle (la cage.) La petite

sotte devrait s'effacer..elle l'effraie. C'est moi qui suis une sotte, car la voilà qui se cache...il est pris, Toinette est un ange d'adresse. (Elle revient sur le devant de la scène.) Mais....ai-je le droit de reprendre cet oiseau sans l'autorisation de ma tante? Quelque chose là (elle appui sa main sur son cœur) me dit non.... Et pourtant il est bien à moi.

Scène VII.

ÇAMILLE, TOINETTE.

Toinette (elle entre en courant et présente la cage à Camille): Le v'la mamzelle, le v'la. Ouf! je suis tout essoufflée. (Etonnée de ce que Camille ne prenne pas la cage,) Ah ben, qu'a-t-il de nouveau?

CAMILLE à TOINETTE.

Toinette, je te remercie de la peine que tu t'es donnée mais je ne puis prendre Méo sans la permission de ma tante. Elle a raison, par ma conduite je m'en suis rendue indigne. (à l'oiseau) Oh! Méo! te voir et ne pas t'embrasser, moi qui te croyais perdu sans retour.

TOINETTE, *étonnée.*

Ah, ben, en v'la t'y des manières! ça regarde pas Madame, c'est moi qui vous pardonne, c'est donc à moi de vous rendre votre oiseau. Voyons, Mamzelle Camille, prenez-le, il sera si content, (d'un air malin) et vous aussi, pas vrai? (Elle lui met la cage sous le nez.)

CAMILLE.

Non, Toinette, ma conscience me reprocherait de faire cela; tu es un petit ange d'être si gentille pour moi, vu toutes les misères que je t'ai fait subir. Mais je n'accepterai Méo que des mains de ma tante, après en avoir obtenu le pardon.

Scène VIII, et dernière.

Mme de MURVIL, CAMILLE, JAVOTTE, TOINETTE.

Mme de MURVIL et JAVOTTE entrent pendant que CAMILLE parle et entendent ses dernières paroles.

JAVOTTE à Mme de MURVIL.

Quand je disais à Madame que ce petit diablotin deviendrait un ange du Bon Dieu !

Mme de MURVIL.

Tout doux, ma bonne Javotte, ne sautons pas si vite aux conclusions, assurons-nous d'abord de la métamorphose. (à Camille) Eh bien, ma nièce, me voilà, quel est le fruit de vos réflexions ?

CAMILLE, se jetant aux pieds de sa tante.

Que je reconnais avoir eu tort et vous prie, ma tante, de vouloir bien pardonner mon inconduite.

Mme de MURVIL, la relevant.

Nous verrons si votre repentir est sincère, pour le moment j'en suis à peu près assurée par l'action dont je viens d'être témoin. Comme j'ai su punir, je saurai récompenser. (Elle lui rend l'oiseau.) Reprenez votre favori, ma chère enfant, et si Javotte veut bien ne plus se souvenir de vos espiégleries.......

JAVOTTE, vivement.

Que St. Jacques mon patron me patafiole si je me souviens des niches de ce petit chérubin.

CAMILLE, avec malice.

Je vous remercie, ma bonne Javotte, d'oublier si vite mes agaceries et je vous remercie surtout de me faire passer aussi promptement de l'état de diablotin à celui de chérubin.

JAVOTTE.

Dame ! C'est que vous n'êtes pas pour rien la petite-fille de mon général !

Mme de MURVIL, à CAMILLE.

C'est bien, je vois que la paix est signée. Mais souvenez-vous, Camille, qu'une jeune fille doit toujours porter la plus grande modération dans toutes ses actions et que même pendant cet heureux temps des vacances elle doit savoir s'amuser avec mesure.

JAVOTTE, au public.

Mon cœur touché de votre repentir,
Camille, enfin, se rend à la clémence,
Que de Méo le chant à l'avenir
De votre cœur calme l'indépendance !

CAMILLE.

Messieurs, Camille implorant l'indulgence
De ce public toujours aimable et bon,
Vient le prier d'applaudir en cadence,
Par ce moyen l'assurer du pardon.

Toutes ensemble.

De ce public si rempli d'obligeance ,
De ce public toujours aimable et bon,
Votre Camille implore l'indulgence,
Et voudrait bien obtenir le pardon.

M. AUGUSTIN.

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE ET FIN.)

Londres, le 5 septembre.

J'ai quitté Paris hier à dix heures du matin. La route jusqu'à Dieppe est très belle et j'ai beaucoup admiré la Normandie. Nous nous sommes arrêtés peu de temps à Rouen, où nous sommes arrivés à midi vingt. J'aurais voulu visiter l'ancienne capitale du duché de Normandie, j'aurais voulu aller en pèlerinage à l'endroit où mourut Jeanne, la douce guerrière, mais je n'ai pu que voir en passant les deux admirables églises de Rouen.

A une heure vingt nous avons aperçu Dieppe et, dix minutes plus tard, nous nous sommes embarqués pour l'Angleterre. Nous avions un excellent navire français, "la Tamise;" le temps était superbe, et nous avons traversé la Manche en moins de quatre heures. C'est avec peine que j'ai vu s'évanouir les côtes de France, car Dieu sait quand je reverrai ce beau pays. Nous avons débarqué à New Haven vers cinq heures et n'avons pas eu à nous plaindre de la douane anglaise. Non loin de New Haven se trouvent Hastings, où Guillaume de Normandie débarqua en 1066, et Senlac, où fut vaincu le dernier roi saxon, l'héroïque Harold.

Les trains anglais sont de beaucoup supérieurs à ceux du continent et vont avec une grande rapidité, au moins cinquante milles à l'heure. C'est avec plaisir que j'ai traversé les comtés de Sussex et de Surrey, où ont eu lieu tant de grands événements. Le pays paraît prospère, et les arbres sont grands et beaux. Il y a sur

les collines d'immenses troupeaux de moutons qui fournissent d'excellente viande à la ville de Londres. Nous avons passé devant Lewes, où Simon de Montfort, comte de Leicester, a livré bataille à Henri III, et nous sommes arrivés vers huit heures du soir, à Londres, la plus grande ville du monde.

Je suis logé près de Russell Square, à une petite distance du merveilleux "British Museum," et j'ai déjà vu une grande partie de la ville en voiture et du haut d'un omnibus. Londres me paraît immense et grandiose et elle est remplie de souvenirs historiques, mais il y manque ce cachet artistique qui caractérise Paris d'une manière si absolue. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de musées à Londres, car le Musée National de peintures est admirable et à peine inférieur au musée du Louvre. J'y ai passé plusieurs heures, puis je suis allé à la célèbre Tour de Londres.

Rien n'est plus intéressant en Angleterre que la Tour de Londres. Elle représente presque toute l'histoire du pays depuis le temps de Guillaume le Conquérant qui fit ériger la Tour Blanche, où eurent lieu tant d'événements sinistres, de meurtres, d'emprisonnements arbitraires. Sous un escalier de la Tour Blanche furent trouvés les ossements des fils infortunés d'Edouard IV, assassinés par leur oncle, le duc de Glocester, Richard III, le dernier des Plantagenets. Parmi les prisonniers de la Tour de Guillaume de Normandie nous pouvons citer Richard II, qui abdiqua en faveur de son cousin Bolingbroke, Jacques Ier d'Ecosse, le roi-poète, et le chevaleresque Walter Raleigh.

La Tour Blanche contient un remarquable musée de vieilles armures, et l'on croirait voir devant soi les différents rois d'Angleterre sur leurs chevaux bardés de fer. Non loin d'Henri VIII se trouve le billot sur lequel

furent décapitées deux de ses femmes, Anne Boleyn et Catherine Howard, ainsi que Marie Stuart et bien d'autres personnages historiques. C'était sur Tower Hill que les exécutions avaient généralement lieu, et les corps des suppliciés étaient enterrés dans un petit cimetière attenant à la chapelle de St. Pierre ad Vincula. Outre la Tour Blanche il y a encore douze tours dans l'enceinte de la Tour de Londres, et toutes ont une histoire lugubre. Dans la Tour Bowyer, Clarence, frère d'Edouard IV, fut noyé, dit-on, dans un tonneau de malvoisie; dans la Tour Wakefield, Henri VI fut assassiné, et à différentes époques la Tour de Londres retint prisonniers Jean Baliol et Daniel Bruce, rois d'Ecosse, l'héroïque Wallace, le roi Jean, le vaincu de Poitiers et Charles, duc d'Orléans, le doux poète du XVe siècle.

La TourWakefield contient les joyaux de la couronne, dont la valeur s'élève à 3,000,000 de livres sterling. Il y a plus de deux mille diamants dans la couronne de la reine Victoria.

Londres, le 7 septembre.

De bonne heure le 6 j'ai été au British Museum. C'est une immense collection d'objets antiques et, en même temps, une bibliothèque contenant les livres et les manuscrits les plus rares. C'est là que se trouve la fameuse pierre Rosetta, où il y a une inscription en hiéroglyphes, en caractères démotiques, et en grec. Champollion traduisit les hiéroglyphes à l'aide du grec et trouva ainsi la clef de l'écriture des Egyptiens. Cette pierre fut découverte par les Français lors de l'expédition de Bonaparte en 1798, mais les Anglais s'en emparèrent en 1802.

Une chose très intéressante au British Museum c'est une partie du célèbre mausolée érigé à Halicarnasse par

Arthémise, reine de Carie, à son époux Mausole. Il y a la statue du roi en bon état, celle de la reine mutilée, une magnifique colonne, et la tête d'un cheval avec le harnais de l'époque.

Les Anglais, qui ne respectent rien, ont enlevé d'Athènes une partie des frises et des statues du Parthénon, et l'on n'a pas besoin de faire un voyage en Grèce pour contempler les ruines d'un des plus beaux monuments des Hellènes. Les antiquités égyptiennes et assyriennes au British Museum sont aussi très importantes.

En parlant de mausolée j'ai vu celui que la reine Victoria et le peuple anglais ont érigé au prince Albert. Le monument est réellement magnifique et digne du prince, qui fut un homme excellent et de grand jugement. La statue de Nelson sur la place Trafalgar, celles de Wellington, du duc d'York, et quelques autres sont belles. Il n'y a pas sur les places et dans les rues autant de statues qu'à Paris. Les monuments élevés aux grands hommes sont presque tous à l'église St. Paul et à l'Abbaye de Westminster. Cette dernière église est le Panthéon et le Saint-Denis de l'Angleterre. Beaucoup de militaires, de poètes, d'hommes d'état, de rois, de reines, sont ensevelis à Westminster. Les monuments sont trop entassés les uns sur les autres et l'édifice n'a pas l'air de grandeur du Panthéon et des Invalides. Westminster est, cependant, plus intéressant que Saint-Denis, parce que nous savons qu'à l'Abbaye anglaise il y a de vraies tombes contenant les dépouilles des rois, tandis qu'à Saint-Denis les mausolées sont vides. Il n'y a rien de plus instructif qu'une visite à Westminster; c'est la meilleure des leçons d'histoire et de littérature. En regardant la statue de Henri V, au-dessus de laquelle se trouvent la selle, le casque, et le bouclier dont il se servit à Azincourt, on voit passer devant les yeux tous les

acteurs de ce grand drame qu'on appelle la guerre de Cent Ans. Chaque monument est une page de l'histoire ou de la littérature de l'Angleterre, et cette histoire est souvent héroïque et cette littérature est souvent sublime.

Je suis resté une demi-heure sur le beau pont de Westminster pour voir la maison du Parlement et la Tamise. Cette rivière est beaucoup plus large que la Seine et bien plus rapide. Le Parlement est un édifice admirable et grandiose.

Les parcs à Londres sont immenses et fort beaux et j'ai beaucoup admiré Hyde Park, Regent's Park et St. James Park. J'ai vu aussi avec plaisir les palais de la reine, St. James et Buckingham, le palais du prince de Galles, Marlborough House, la résidence du Lord-Maire, Mansion House, et la célèbre banque d'Angleterre.

Rotterdam, le 10 septembre.

Mes trois dernières journées à Londres ont été bien employées. Le 7 je me suis rendu au Parlement et j'ai visité toutes les pièces de ce beau palais. L'édifice est nouveau et a coûté $15,000,000. On entre par le "Queen's Robing Room," où il y a des fresques de la légende d'Arthur et des sculptures sur bois représentant la touchante histoire de Tristan et d'Iseult. Ensuite vient le "Victoria Gallery," qui conduit à une belle salle, "Prince's Chamber," d'où l'on entre dans la Chambre des Pairs. On y voit le trône splendide de la reine, à droite celui du Prince de Galles, et à gauche celui du Prince Albert. Les pairs s'asseyent sur des bancs bien rembourrés et il n'ont pas de pupitres comme nos sénateurs et nos représentants. On passe ensuite par différents corridors ornés de fresques historiques et l'on arrive à la Chambre des Communes. C'est fort intéressant de voir cette salle célèbre.

On va de la salle des Communes au Westminster Hall, la seule partie qui reste de l'édifice construit par les rois saxons. La salle est très simple. C'est là qu'Edouard III a reçu David Bruce et Jean le Bon, que Charles Ier a été condamné à mort, et que Cromwell a été proclamé Protecteur. Rien n'indique plus l'instabilité, la petitesse des choses humaines, que le sort du corps de Cromwell. A la restauration de Charles II, le régicide fut arraché de son tombeau à l'Abbaye de Westminster, son corps fut jeté dans une fosse à Tyburn et sa tête fut placée au-dessus de ce même Westminster Hall, où huit ans auparavant il avait reçu les insignes du pouvoir suprême. Le crâne du grand Protecteur resta exposé pendant trente ans et fut enfin jeté à terre par un coup de vent. Telle est la justice des hommes : Cromwell, qui avait rendu l'Angleterre riche et puissante, qui avait abattu le pouvoir despotique d'un Stuart, n'eut pas de tombeau sur le sol anglais, tandis que Charles II, le monarque qui vendit son pays à Louis XIV, repose parmi les grands hommes de l'Angleterre à l'Abbaye de Westminster.

En sortant du Parlement je suis allé au Kensington Museum. On ne peut dire ce qui se trouve dans ces bâtisses. Ce sont d'immenses musées de tous genres, depuis la céramique jusqu'aux statues antiques et aux peintures modernes. Tout près est le musée des Indes contenant des objets d'une valeur fabuleuse et donnant une bonne idée des habitants et de leurs produits. Dans un autre musée, à côté, se trouvent des modèles de machines de toutes sortes. On touche un bouton et la machine se met en mouvement. On voit la première locomotive et aussi un grand nombre de jolis modèles de navires.

J'ai terminé ma journée au musée d'histoire naturelle,

où j'ai vu une admirable collection d'oiseaux-mouches empaillés et d'oiseaux de toute espèce avec leurs nids et leurs petits. Cela m'a fait penser à mon nid si éloigné où m'attendent ma femme et mes petits enfants.

Dimanche le 8 tout a été fermé à Londres. Nous avons dîné à deux heures au lieu de sept et tout a été triste et morne. Je me suis promené en omnibus pendant une grande partie de la journée et j'ai vu Waterloo Bridge et les autres beaux ponts de la ville.

Hier j'ai passé plusieurs heures à l'église St. Paul, où il y a, comme à Westminster Abbey, beaucoup de tombeaux d'hommes célèbres. Les plus beaux monuments sont ceux de Wellington et de Nelson. On y voit aussi un monument très intéressant pour un Louisianais, celui de Packenham et de Gibbs, les généraux anglais tués à la glorieuse bataile de la Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815.

En sortant de St. Paul je suis allé au jardin Zoologique dans Regent's Park et ensuite j'ai fait mes préparatifs de départ. Je regrette de n'avoir pu voir les environs de Londres, mais je suis heureux d'avoir vu la grande ville du peuple anglais, de ce peuple dont l'influence fut si grande sur la civilisation de l'Amérique, ma patrie.

Je suis parti de Londres à huit heures du soir et suis arrivé à Harwich vers dix heures. Là j'ai pris un beau bateau, le "Chelmsford," et le lendemain matin vers six heures je me suis trouvé à l'entrée de la Meuse. Le coup d'œil m'a beaucoup plu: partout des digues, des moulins à vent, de beaux pâturages où paissent de belles vaches, des villages avec de hauts clochers, des manufactures, des bouquets d'arbres. La Hollande est un pays pittoresque et intéressant, et en débarquant à Rotterdam toute l'histoire du vaillant peuple

des Pays-Bas m'est revenue à la mémoire : leur résistance aux ducs de Bourgogne de la maison de Valois, leur lutte héroïque contre l'Espagne, contre Louis XIV, leurs hardis marins, leurs entreprises coloniales.

Quoique cela m'ait fait plaisir de voir Rotterdam, la ville d'Erasme, j'y ai passé une journée assez monotone. Il n'y a pas de monuments à Rotterdam, ville commerçante par excellence, aussi je suis resté aussi longtemps que possible au musée de peintures, où j'ai vu des dessins par Rembrandt et Van Dyck, des paysages par J. Van Ruisdaël et Simon de Vos, et beaucoup de marines et de scènes de genre.

La ville est coupée en tous sens par des canaux, et un grand nombre de maisons, comme à Venise, s'élèvent directement de l'eau. La coiffure des femmes est curieuse; elles portent un casque doré qui reluit au soleil et leur met comme une auréole autour de la tête.

Je pars pour New York demain à cinq heures du matin par le "Obdam." Je suis bien aise d'avoir vu la vieille Europe, mais il me tarde de revoir mon pays et mon état natal, la douce Louisiane.

FIN.

ALCÉE FORTIER.

VOYAGE AUX MINES D'ARGENT.

Me trouvant, il y a quelques années, à San Francisco, j'entendis beaucoup parler des mines d'argent du Nevada et des merveilleuses richesses qui avaient valu à ces mines le nom de "la grande Bonanza," je me décidai à faire, avec deux de mes amis, une excursion au pays des mines. Nous partons le soir pour arriver le lendemain à Carson City, capitale du Nevada: nous prenons le chemin de fer de la montagne, et au bout de cinq ou six heures de montée continue, nous débarquons à Virginia City, au centre des mines d'argent. Cette ville qui, aujourd'hui ne compte que trois ou quatre mille âmes, en comptait il y a vingt ans plus de trente mille, les maisons sont vides, abandonnées, sauf dans la rue principale : là on retrouve à chaque pas des "saloons" ou cabarets, installés avec tout le luxe des grandes villes. Le travail âpre et dur de la population minière fait la prospérité de ces "bars."

La ville, bâtie sur le flanc de la montagne, domine les environs, paysage triste, sans arbres et sans verdure. On voit nombre de collines et sur chacune de grandes constructions en bois avec de hautes cheminées : ce sont les bâtiments servant à l'exploitation ; chaque corps de construction représente une compagnie minière. Nous avions des lettres de recommandation pour le directeur de la compagnie "Virginia Consolidated," et après avoir grimpé jusqu'au sommet de la colline qui nous fut indiquée, le directeur offrit de nous faire visiter tout ce qu'il y avait à voir. A l'intérieur nous trouvons de grands fourneaux à vapeur, des moteurs, des pompes à

air, des pompes à eaux; tout semble en marche. On nous explique que du point où nous sommes, on donne et l'on maintient la vie et le mouvement dans toute l'étendue des galeries souterraines. On nous fait voir dans une des pièces comme un trou béant et noir, au milieu duquel se trouve une tige en fer, attachée à l'un des moteurs : c'est le puits par lequel il faut descendre dans les galeries. Ça ne donne pas grande envie de faire le voyage, mais le directeur nous a remis entre les mains d'un guide, il faut le suivre, d'abord dans une grande pièce où nous changeons de costume ; nous prenons un complet de grosse laine, de lourdes chaussures, puis le pantalon, manteau et chapeau imperméables, vrai costume de marin. Le guide remet à chacun une lanterne allumée, et nous installe sur le plancher de la cage qui vient de remonter à l'entrée du puits ; cette cage est tout simplement un plancher carré de quatre pieds, soutenu aux coins par des tringles en fer qui rejoignent en faisceau la tige centrale. Il y a juste place pour trois personnes debout et appuyées dos à dos l'une contre l'autre, chaque voyageur tenant sa lanterne entre les genoux. Le guide, sans doute pour nous rassurer et nous encourager, nous a commandé de ne pas bouger, car si nous frôlions pendant la descente les parois du puits, nous pourrions tomber de notre étroit plancher et aller débarquer à trois mille pieds en dessous ; puis se mettant avec sa lumière à califourchon sur le faisceau de tringles au-dessus de nous, il donne le signal du départ. Nous entendons le coup de timbre, un bruit de ferrailles ; une obscurité complète nous entoure, sauf les lueurs de nos lanternes. La température va en augmentant ; nous sentons d'abord des gouttelettes d'eau tiède, puis une pluie de plus en plus chaude nous pénètre malgré nos imperméables. Le trajet semblait avoir

duré une heure, lorsque nous arrivons au premier arrêt. Nous nous trouvons devant un tunnel, c'est la galerie de 1200 pieds. A notre grand étonnement nous trouvons au bout du tunnel de grandes salles creusées dans le rocher, dans ces salles d'énormes machines alimentées par les fourneaux d'en haut et servant à l'épuisement des eaux.

Nous reprenons notre voyage en cage et le second arrêt nous amène à la galerie de 2000 pieds ; le tunnel nous conduit au grand travail de l'ingénieur Adolphe Sutro (aujourd'hui maire de San Francisco.) C'est le tunnel Sutro qui a coûté des millions à construire et qui a pour but en transperçant, à cette grande profondeur, toutes les collines minières, de réunir et amener dans un seul chenal toutes les eaux provenant des différentes galeries pour les conduire à 4 ou 5 milles de distance à une rivière des environs. Le service de ce tunnel est payé par chaque compagnie minière suivant un tarif. Encore une étape, et nous quittons enfin la cage à la galerie d'exploitation à 3000 pieds du point de départ, la chaleur devient insupportable, l'eau qui ruisselle semble bouillante, nous respirons avec effort et nous prévenons le guide que nous ne pouvons aller plus loin. Pour nous remettre il nous pousse contre le mur, ouvre un robinet, une douche glacée vient nous inonder et nous remet en quelques instants, puis nous le suivons jusqu'aux tunnels, où les mineurs la lampe sur la tête et le pic en main enlèvent les morceaux de minerai. Dans ces tunnels la température allait jusqu'à 110 degrés Fahrenheit ; aussi chaque galerie a-t-elle sa salle de ventilation, où une bouche à air souffle avec force un courant d'air froid, c'est là que le mineur épuisé par son rude travail vient reprendre haleine, jamais nous n'avons trouvé brise plus agréable que ce courant d'air. Le minerai que nous avons vu extraire, ne contenant que peu

d'argent, va grossir le monceau de pierre de rebut, qui près de chaque usine forme comme une colline de cailloux blanchâtres. A notre demande d'expliquer cette exploitation en pure perte, le directeur répond qu'on a toujours l'espoir de rencontrer dans les galeries quelque nouveau filon semblable à ceux qui ont déjà été trouvés et épuisés, et que pour subvenir à toutes ces dépenses, on prélève deux fois par an une cotisation de tant par action, les actionnaires paient les frais en attendant le bénéfice.

Le voyage de retour nous paraît moins long; on se fait à tout, même à un voyage en cage. Arrivés à la surface, on nous conduit dans la salle de douches ; tous les mineurs prennent la douche tiède avant de sortir en plein air, et après avoir pris congé du directeur, nous trouvons l'air extérieur si froid qu'il nous faut marcher vivement pour nous réchauffer. Nous rentrons à Virginia City enchantés de notre aventure.

EMILE ROST.

Le Loup et le Chien.

Ain jour gros papa chien contré pauv michié Loup
Plat comme ain pinaise et maig comme ain déclou,
A force gros chien layé ta pé guetté partout.
" Gros Boule," dit li ; " to sot, sorti dans bois,
Suive moin, to va content comme ain lé roi."
Loup mandé Boule : qui ça ma gain pou fait?"
" A-rien....manger, bafrer, boire café,
" Et guetter moun qu'a pé vini voler.
" Mo mait li bon, li va donne toi la crême,
" Pâtés pigeons, saucisses Jérisalem.
" Vini, ta oir, vié mait va lainmain toi.
" Ta fait comme moin, et ta blié dans bois."

Yé tous les dés parti; mais, tout d'ain coup,
Avant yé té rendi dans grand la cou,
Michié vente plat té oir la marque collier
Quand yé fermain gros Boule dans poulailler,
"Hey, ga, qui ça ça yé? to cou corché,"
Vié Loup dit Boule quand yé ta pé marcher.
"A-rien." "Comment a-rien?" "C'est mo zaffaire."
"Quand même, dis-moin, molé connain cofaire."
"Ça to oir là, c'ain ti la marque collier
"Quand mo mait maré moin les soirs pou mo boyer."
"Qui ça? yé maré toi? ah bin michié lé roi,
"Ma pé dit vous adjé, ma pé fou camp dans bois.
"Mo lainmain mié la Liberté,
"Qui to la crême et to pâté."

Le Chêne et le Roseau.

Ain jour gros Chêne dit ti Roseau:
To plis piti qu'ain ti zozo,
Ain ti di vent, pas plis, ma chère,
Capab d'ain cou fou toi par terre.

To bien hardi, gros n'harbe cochon,
To gros, mais faib comme ain mouton,
Attendé di vent, ta oir, ma chère,
Qui moun qui va coucher par terre.

Di vent vini, di vent soufflé,
Et tout d'ain coup li rédoublé;
Tchombo, roseau!....
Roseau tchombo,
Mais pour gros chêne
Qui dans la plaine
So feilles parti
Li tout-tout ni.

MORALE.

Pas fait gros vente, ain jour ta vini plat;
Gros papa lion ça peur ain ti dérat.

J. CHOPPIN.

DEUX AVENTURES DE PAUL DE KOCK.

Dans une de ses dernières séances, le Conseil municipal de Paris—bien inspiré—a voté une somme de trois cents francs pour le monument de Paul de Kock qui doit être érigé aux Lilas.

Pendant quarante ans, le romancier populaire a été propriétaire à Romainville, où il passait tous les étés.

Aujourd'hui le territoire de Romainville et son bois —rasé pendant la guerre—font partie de la commune des Lilas. Un groupe d'habitants de l'endroit ont pris l'initiative d'ouvrir une souscription pour élever un modeste monument au brave homme de romancier qui a si souvent célébré, dans ses récits, les charmes de Romainville. Le maire des Lilas, M. Courvoisier, nous écrit: " Le monument — ce doit être un buste — sera élevé sur la place publique, dite *de Paul de Kock*, et située sur les terrains qu'occupaient jadis le jardin et le petit théâtre où le joyeux romancier faisait jouer dans le bois de Romainville."

L'idée est heureuse, et l'auteur de *M. Dupont*, de *Mon voison Raymond,* de *l'Amant de la Lune*, de *la Laitière de Montfermeil*, de *la Pucelle de Belleville*, mérite bien une effigie dans cette gentille localité qu'il a tant aimée.

Paul de Kock! quels gais souvenirs ce nom éveille dans notre mémoire? a-t-il assez amusé notre jeunesse! a-t-il assez diverti nos parents et aussi nos grands parents! En dépit des années et de la transformation des mœurs, ses romans restent toujours de lecture joyeuse et intéressante! L'écrivain possédait un vrai tempérament de conteur et le don de la gaîté communica-

tive: bonne grosse gaîté gauloise, grivoise, mais jamais indécente ni pornographique. Si les péripéties du roman sont égrillardes, épicées, la conclusion est toujours en faveur de la morale. De la lecture de Paul de Kock se dégage aussi une impression reposante: la tyrannie de l'argent n'y apparaît pas, la dureté du combat pour la vie ne s'y montre pas. L'action de ses romans ne se passe pas dans un temps très lointain de nous, et, cependant les personnages de ses récits—bourgeois, employés, rentiers, étudiants, grisettes,—se meuvent au milieu de circonstances d'existence aimable et facile. Ses jeunes gens à la mode—les *Gandins*, les dandys, comme on disait alors—sont riches de six mille livres de rentes; avec semblable revenu, ils ont entresol coquet, cabriolet, groom, maîtresse charmante et des gants jaunes perpétuellement aux mains; les bourgeois opulents du joyeux romancier ont bien trente mille livres de rente; aussi appartiennent-ils à la grande industrie, à la haute banque; et ils mènent train fastueux, avec hôtel à la ville, château à la campagne et un nombreux domestique. Heureuse époque !

Paul de Kock mourut au mois d'août 1871; quelques mois après parurent ses *mémoires*—écrits par lui-même,—où il raconte avec une aimable bonhomie ses souvenirs, ses péripéties de vie. C'est le tableau d'une existence tranquille, paisible d'homme de lettres, heureux de ses succès et de sa popularité. De ce livre agréable—épuisé aujourd'hui en librairie—nous allons extraire deux ou trois anecdotes qui, à différentes époques, peignent l'état d'esprit du romancier, et qui eurent pour lui l'importance d'événements.

Paul de Kock naquit en mai 1794; son père, riche banquier hollandais, établi à Passy, ayant éveillé par son train de vie les soupçons des hommes de la Terreur,

fut dénoncé comme suspect, traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. L'enfant fut soigneusement élevé par sa mère; il avait le goût, le tempérament de la musique ; on lui donna pour professeur un artiste de talent appelé Mengal, premier corniste au théâtre Feydeau, également bon violoniste. A quinze ans, l'élève jouait très agréablement du violon, et était même capable de faire sa partie dans un quatuor. Jusqu'en 1811, le jeune Paul de Kock n'avait pas encore vu Napoléon ; alors il fut saisi du vif désir de contempler le grand homme.

L'année 1811 fut l'apogée de la gloire, de la popularité de Napoléon ; sa louange enthousiaste était dans toutes les bouches ; la paix régnait en Europe ; le roi de Rome venait de naître ; l'événement avait été salué avec de joyeux transports dans tout Paris, par toute la France ; la naissance de l'impérial enfant apparaissant comme un gage de plus de paix. Toutes ces circonstances avaient donc inspiré au jeune Paul l'ardente envie de voir Napoléon.

Ayant manifesté tel désir à son professeur de violon, un soir de juillet, Mengal lui dit :

—Si vous voulez toujours voir l'empereur, je peux vous en fournir l'occasion.

Le jeune homme eut un sursaut de joie !

—Je ne demande que cela ; comment me ferez-vous voir Napoléon ?

—Après-demain, dans la journée, il y a concert aux Tuileries ; je vais à ce concert qui sera donné dans la cour de l'Horloge : vous viendrez avec moi.

—Très volontiers ! mais à quel titre ?

—Mais comme exécutant, comme violoniste ; ne connaissant pas les morceaux, vous ferez semblant de les jouer ; j'ai averti le chef d'orchestre qui est un de mes amis.

Le surlendemain—c'était le 8 juillet 1811—l'élève accompagnait l'artiste aux Tuileries; il prit place parmi les musiciens groupés au milieu de la cour de l'Horloge. Le concert était donné pour fêter les relevailles de Marie-Louise, qui avait été longues.

Sur la place du Carrousel, derrière la grille, était massée une foule compacte, désireuse de voir l'Empereur et l'Impératrice; au milieu de la cour circulaient de brillants officiers aux uniformes pittoresques, tout chamarrés d'or.

Consciencieusement, dans l'orchestre, le jeune Paul de Kock faisait le simulacre de râcler son violon, bientôt, sur le balcon du pavillon de l'Horloge, apparurent Napoléon et Marie-Louise, derrière eux, leur faisant cortège, se montrait une foule de princes, de maréchaux et de grandes dames. Tout ce monde étincelait d'or et de diamants.

La jeune Impératrice sembla belle femme au jeune homme; mais il trouva Napoléon jaune, obèse, boursoufflé, la tête trop enfouie dans les épaules. Il s'attendait à voir une sorte de dieu, et il ne vit qu'un gros homme. Bref, sa curiosité aboutissait à une désillusion.

Avant la fin du concert, l'Empereur se retira en envoyant aux musiciens un geste, un signe de remercîment, dont Paul de Kock eut l'amour-propre de prendre sa part car s'il n'était pas payé pour jouer dans le concert, il ne s'en était pas moins dérangé de ses occupations pour venir contempler le grand homme.

Dès sa première jeunesse, Paul de Kock prit le goût et l'habitude des promenades au bois de Romainville. Tout jeune homme, il y menait, le dimanche, ses petites amoureuses — d'avenantes ouvrières parisiennes. — Le trajet ne durait guère plus d'une heure : on montait le faubourg du Temple; on traversait Belleville; après

avoir passé par le chemin du lac Saint-Fargeau, on atteignait bientôt la lisière du bois de Romainville. A l'entrée, un cabaret villageois dénommé: *La Poule Russe*, vous invitait à s'asseoir sous une de ses tonnelles pour s'y rafraîchir avec un certain petit vin de Bagnolet—du picton—qui ne coûtait que quatre sous la bouteille, et qui était excellent en bichoff. A cette époque, le bois de Romainville, pas très considérable comme étendue, était encore assez grand pour s'y égarer; bois d'artiste et d'amoureux, avec d'épais taillis et d'ombreuses futaies. La descente du côté de Pantin offrait subitement un admirable point de vue: Paris et les plaines de Saint-Ouen et de Saint-Denis se déroulaient en un magnifique panorama. En 1816, le jeune homme dut à ce panorama le premier baiser d'une gentille petite repriseuse de cachemires; des paroles d'amour, le bichoff, un bon déjeuner chez le garde-chasse, une promenade sous la feuillée avaient laissé la jeune fille insensible; le magnifique panorama l'attendrit.

—Ah! que c'est beau! s'écria-t-elle ravie.

—Pas plus beau que vous! répliqua galamment le jeune homme.

A ce compliment, la jolie fille sourit... d'un sourire si promettant que son compagnon l'embrassa... et une heure plus tard, elle l'appelait: mon cher Paul!

Quand il fut marié, il mena aussi, le dimanche, sa femme à Romainville. Un jour—c'était vers 1832 pendant une promenade, celle-ci dit à son mari:

—Puisque tu aimes tant cet endroit, pourquoi n'y achètes-tu pas quelque chose?... Tiens, voici peut-être une occasion!

Et la jeune femme désignait une maisonnette de gentille apparence, non loin du bois, avec un écriteau de vente appendu sur la façade.

Pressé par sa compagne, le romancier consentit à visiter la maisonnette : elle contenait trois pièces au rez-de-chaussée, cinq au premier étage, avec un jardinet de 500 mètres, et elle ne coûtait que cinq mille francs : la modicité de ce prix décida le ménage à acquérir l'immeuble, et quinze jours plus tard, il en prenait possession. La jeune épouse de Paul de Kock était peureuse ; le silence qui régnait le soir autour de la maison la troublait ; puis elle trouvait les murs du jardin pas assez elevés, pour s'opposer à la visite des voleurs. Le romancier acheta un fusil pour rassurer sa femme. Voilà qu'au milieu d'une nuit, cette dernière entre dans la chambre de son mari, effarée, criant :

—Mon ami, il y a des voleurs dans le voisinage.

—Allons donc ! tu rêves !

—Je t'affirme qu'il y a des voleurs dans la ruelle, en face de ma fenêtre ; j'ai entendu leurs pas ; ils sont bien sept ou huit ; certainement, ils se disposent à escâlader notre maison ou celle du voisin.

Paul de Kock, après s'être levé, prend son fusil, va se placer à la fenêtre. La nuit était noire, pas une étoile au ciel. Les deux époux, l'oreille tendue, écoutent pendant dix minutes ; aucun bruit ne rompt le silence.

—Tu te seras trompée, chère amie ! dit à la fin le romancier.

—Oh ! que non ! Ecoute encore. Ah ! entends-tu maintenant ?

Alors un murmure de voix d'hommes qui chuchotent se fit entendre.

—Tire un coup de fusil, dit vivement la jeune femme.

Paul de Kock obéit. Aussitôt, dans la ruelle, un bruit de pas précipités se fit entendre ; on eût dit des gens affolés qui couraient au hasard ; le coup avait sans doute produit son effet.

—Ils se sauvent maintenant, reprit la femme du romancier.

—Ils n'ont pas l'air de se sauver bien loin, car ils restent encore dans la ruelle.

—Peut-être en as-tu blessé un !

—Ce serait étonnant : j'ai tiré en l'air.

Soudain, le calme parut se rétablir parmi les voleurs, et une voix, dans la nuit, cria :

—Qu'est-ce qui a tiré ?

—Ne réponds pas, fit tout bas la jeune femme.

—Mais si, il me semble reconnaître cette voix.

Puis, le romancier cria tout haut :

—C'est moi qui ai tiré !

—Qui ça ? est-ce vous ! M. Paul ?

Dans Romainville, on n'appelait l'écrivain que par son prénom.

—Oui, continua ce dernier, c'est moi, M. Paul.

—Enfin pourquoi avez vous tiré ?

—Parce que dans l'obscurité, ma femme et moi nous avons cru.. mais vous n'êtes donc pas des voleurs ?..

Alors, dans la ruelle, retentirent des éclats de rire, et des voix crièrent :

—Des voleurs ! Ah ! la plaisanterie est bien bonne ! mais nous sommes des gardes nationaux du pays, en train de veiller à la sûreté du monde !

Heureusement que le romancier avait tiré son coup de fusil au-dessus de la patrouille ; et la terrible aventure n'eut donc aucune suite grave.

A partir de cette nuit accidentée, la jeune femme de ce dernier ne ressentit plus aucune frayeur.

Le rappel de ces jolis épisodes nous a paru intéressant, parce que ceux-ci démontrent combien fut paisible et correcte l'existence " de cet admirable Paul de Kock si injustement oublié aujourd'hui " selon l'expression de notre confrère Henri Fouquier.

Les habitants des Lilas, eux, ne professent pas semblable oubli, et il convient de les en féliciter !

GABRIEL FERRY.